

La cathédrale d'Amiens dans les guerres, de 1914 à 1945

Xavier BONIFACE

Université du Littoral Côte d'Opale

Amiens a été très éprouvé par les deux guerres mondiales : en 1914-1918, la ville était proche du front, menacée et – on a tendance à l'oublier – déjà bombardée. Puis, de 1940 à 1944, elle a subi une dure occupation et d'amples destructions, dues aux incendies et, à nouveau, aux bombardements (cette fois-ci, autant allemands qu'alliés). Cependant, la cathédrale est restée quasi intacte au milieu des ruines. Les pouvoirs publics et l'Église diocésaine ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour la protéger, tandis que les belligérants l'ont respectée, à la différence d'autres édifices semblables, tels ceux d'Ypres, Reims, Noyon ou Soissons. Mais au cours de ces deux conflits mondiaux, la cathédrale a également été le sanctuaire où se sont exprimées la foi des combattants et de la population, puis la mémoire de leurs sacrifices. Son histoire est donc étroitement liée aux guerres du XX^e siècle. Plutôt que d'en relater son histoire dans une perspective chronologique classique, qui ne ferait qu'en outre reprendre l'ouvrage récent de la collection « la grâce d'une cathédrale »¹, il serait intéressant de comparer la vie de la basilique durant les deux guerres. Ce parcours montrera l'édifice exposé aux bombardements, puis les évêques, leur cathédrale et la guerre, avant de voir la poursuite du culte *pro tempore belli* et de conclure sur la cathédrale à la sortie des conflits.

Une cathédrale exposée aux bombardements

Ville stratégique par son nœud de communications, Amiens est exposé aux bombardements lors des deux conflits mondiaux. C'est pourquoi, la cathédrale doit faire l'objet de mesures de protection spécifiques.

En 1914-1918 : des protections progressives

Amiens est brièvement occupée, sans combats majeurs, du 31 août au 2 septembre, puis du 9 au 11 septembre 1914 : dès le début de la « course à la mer », les Allemands abandonnent la capitale picarde. La ville n'est pas touchée par les combats. En revanche, le front passe bientôt à quelques dizaines de kilomètres, quasiment à portée de l'artillerie lourde, tandis que les progrès de l'aviation font qu'Amiens se trouve exposé à des raids aériens de plus en plus destructeurs à partir de 1915. C'est donc en fonction d'une menace grandissante que les mesures de protection sont adaptées progressivement.

L'incendie partiel de la cathédrale de Reims en septembre 1914, à la suite de tirs d'artillerie allemands qui ont mis le feu à un échafaudage, inquiète les Amiénois pour leur propre basilique. C'est dans ce contexte que des mesures de protection sont adoptées. Initialement, en cas d'alerte, le gardien de l'édifice, Eugène Regnaut, devait monter dans les combles où se trouvaient des extincteurs, une procédure qui s'avérait sommaire. Aussi, en 1915, à la demande de l'inspecteur des monuments historiques, trois pompes à incendie sont installées sous la flèche, dans une tour et sous les combles, puis une grosse auto-pompe est également mise en service. Ce dispositif, alimenté par cinq réservoirs et une grosse citerne de 75 000 litres, est servi par un poste permanent de douze soldats territoriaux. À partir du mois d'avril 1915 sont également entrepris d'imposants travaux de protection, financés par l'Administration des Beaux-Arts. Les statues, les pourtours du chœur, les portails extérieurs (en mai), les stalles (en juin) sont recouverts d'une structure de 22 000 sacs de terre – 16 000 à l'intérieur, 6 000 sur les portails extérieurs –, supportée par 44 tonnes de poutrelles scellées au sol. La structure est scellée à la base par un soubassement de briques, tandis que les sacs de terre du bas sont goudronnés pour les mettre à l'abri de l'humidité. Le dallage doit être renforcé à certains endroits à cause du poids de ces protections². L'ensemble est certes impressionnant, mais en même temps trop fragile pour empêcher des destructions en cas de violent bombardement. Au moins doit-il permettre d'éviter la propagation d'un éventuel incendie. Cependant, en juillet 1915, des sacs à terre devant les portails sont crevés – peut-être à la suite d'actes de malveillance. La surveillance qui s'exerçait déjà de jour est étendue à la nuit.

¹ Mgr Bouilleret (dir.), Aurélien André et Xavier Boniface (coord.), *Amiens, la grâce d'une cathédrale*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2012, 500 p., not. p. 463-471.

² Albert Chatelle, *Amiens pendant la guerre (1914-1918)*, Amiens, impr. du progrès de la Somme, 1929, p. 193-195. Voir aussi Arch. dép. de la Somme, T 291/4 (travaux à la cathédrale).

L'édifice reste ainsi protégé près de quatre ans, ce qui rend bien sûr compliqué l'exercice du culte : la messe n'est plus dite au maître-autel durant les travaux, tandis qu'en 1915, le nouvel évêque, Mgr du Bois de la Villerabel, ne peut faire son entrée solennelle par le grand portail – il doit entrer par le portail Saint-Christophe.

En mars 1918, l'offensive des Allemands en Picardie met Amiens sous la menace directe de leurs canons : les premiers obus tombent alors sur la cathédrale. Or les protections installées s'avèrent insuffisantes contre les tirs d'artillerie. Plusieurs mesures sont alors prises, de la fermeture de la cathédrale à partir du Jeudi saint (28 mars), à l'évacuation de la population amiénoise. L'édifice est touché : en avril, des obus endommagent le triforium près de l'orgue, la toiture au-dessus du chœur et la façade latérale sud. Les principaux monuments, tombeaux et sculptures, l'autel ainsi que les vitraux sont alors démontés et mis à l'abri dans divers dépôts de l'ouest de la France : le chef de saint Jean-Baptiste est placé en Bretagne, les œuvres (statues, tableaux, vitraux...) au château de Martainville (près de Rouen), les ornements à Beauréau... À partir de mai, c'est au tour de l'orgue d'être enlevé par les sapeurs-pompiers de Paris et des soldats territoriaux, supervisés par l'abbé Manzoni, le maître de chapelle. Il faut plus d'un mois pour le démonter. La mise à l'abri est assurée par le groupe du front Nord du Service de protection et de conservation des monuments et œuvres d'art, dirigé par le lieutenant Sabatté. De son côté, le commandant de la place interdit aux troupes de passer à proximité de la cathédrale afin d'éviter que les Allemands s'en servent comme prétexte pour la bombarder.

Réfugié à Abbeville, l'évêque écrit à deux reprises au pape pour lui faire part de la gravité de la situation. Benoît XV, également informé à Rome par un prêtre originaire d'Amiens, fait intervenir Mgr Pacelli, nonce à Munich, auprès du gouvernement allemand. À la suite de sa démarche, le chancelier von Hertling répond, fin avril, que Guillaume II « a donné l'ordre de respecter, à moins de nécessité militaire absolue, la cathédrale d'Amiens »³. Celle-ci est sauvée par cette intervention diplomatique au plus haut niveau, mais peut-être aussi par l'essoufflement, puis l'arrêt de l'offensive allemande en Picardie.

En 1940-1944 : les inquiétudes initiales

Vingt ans après le traité de Versailles, la guerre éclate à nouveau. Dès l'automne 1939, des mesures semblables à celles de 1915-1918 sont prises pour protéger la cathédrale (retrait des vitraux, installations de protections diverses...). Comme l'ensemble de la ville, la basilique se retrouve bientôt en première ligne, menacée puis occupée. Mais c'est le printemps 1940 qui constitue sans doute pour elle le plus grave péril.

Lancée le 10 mai 1940, la grande offensive des Allemands les mène en dix jours à Amiens, qui est violemment bombardé les 19 et 20. Les destructions se poursuivent en ville jusqu'à la fin juin : d'abord à la suite des combats au sud de la ville, notamment lors de bataille de la Somme des 5-8 juin, puis à cause d'un gigantesque incendie vers le 18 juin, non maîtrisé par manque d'eau. Ce feu, qui aurait été mis par des soldats nazis à des magasins juifs, s'est étendu à une grande partie du centre, menaçant la cathédrale. Celle-ci échappe de peu à un sort funeste : un officier, pasteur dans le civil, alerte ses hommes, renforcés par des pompiers allemands venus de Rouen, pour combattre l'incendie⁴. À la suite de la « tragédie d'Amiens » (Pierre Vasselle) du printemps 1940, c'est tout le secteur au nord et à l'ouest de l'édifice qui est ravagé. Un rapport d'un officier allemand le 9 juin, donc avant le nouvel incendie, fait état :

« Au milieu d'un champ de ruines, intacte, émerge la cathédrale. En face d'elle, il n'y a plus qu'une maison à colombages qui n'a pas brûlé [...]. Dans les jardins de la cathédrale s'étirent des tranchées jonchées de bicyclettes neuves » et d'équipements militaires⁵.

La même expression évoquant la cathédrale qui « émerge de ce chaos indescriptible » est utilisée dans le rapport établi fin juin 1940 par un inspecteur des contributions⁶. La destruction du centre ville fait ressortir la silhouette de l'édifice, jusque-là en partie dissimulée par les immeubles environnants.

Dès les premiers jours de l'occupation, la *Kommandantur* s'inquiète de l'état de la cathédrale : des officiers allemands se font accompagner par un militaire français et l'un des rares employés de la mairie resté sur place pour faire constater qu'elle est intacte ; ils assurent « qu'ils ne toucheront pas à

³ *Ibid.*

⁴ Pierre Vasselle, *La tragédie d'Amiens, mai-juin 1940*, Amiens, libr. Léveillard, 1952, p. 176.

⁵ Cité par François Vasselle et Jean Estienne, *Le Bel Amiens*, Amiens, impr. Yvert, 1967, p. 178.

⁶ *Ibid.*, p. 180.

notre merveilleuse cathédrale »⁷. Les sacs de sable qui la protègent depuis 1939 commencent à être enlevés au mois d'août.

Durant les deux guerres mondiales, la cathédrale a donc échappé aux destructions. Pour elle, les moments les plus dangereux se concentrent sur deux courtes périodes, de la fin mars au début du mois d'août 1918, puis en mai-juin 1940. Amiens n'est pas à proximité immédiate de la ligne de front plusieurs années d'affilée, à la différence d'Ypres, d'Arras ou de Reims, la ville se trouve moins exposée. Des mesures de protection ont également pu être anticipées à chaque fois, prévenant les difficultés.

Les évêques d'Amiens, leur cathédrale et la guerre

Comment les trois évêques d'Amiens concernés par l'un ou l'autre des deux conflits se sont-ils occupés de la cathédrale ? Ce qu'on observe, c'est le souci constant en faveur de l'édifice, même si le chef du diocèse n'est pas toujours sur place.

Lorsque la Grande Guerre éclate, Mgr Léon-Marie Dizien (né en 1846) est évêque depuis 1896, et il a vécu, près d'une décennie plus tôt, la séparation des Églises et de l'État. La guerre a certainement achevé d'ébranler sa santé fragile : son diocèse est coupé par la ligne de front, et la moitié orientale est occupée par les Allemands. Plus de 60 églises ont été dévastées (plus de 300 au total en 1918), 170 prêtres et séminaristes sont mobilisés. Le 15 août 1914, Mgr Dizien commente à la cathédrale le message de Poincaré à la nation appelant à l'« Union sacrée ». Il propose aussi un Rosaire perpétuel pour les paroisses d'Amiens ; il annonce enfin son intention de célébrer chaque samedi une messe pour la France. Le 4 octobre, à l'occasion de la fête du Rosaire, il consacre à la Vierge son diocèse meurtri par les combats. À cette occasion, il déclare :

« Nous bataillerons, disait Jeanne d'Arc, et Dieu donnera la victoire. Ce sera l'histoire de demain si nous savons le mériter, si nous savons faire appel à celle [la Vierge] dont la puissance d'intercession n'a d'égale que sa dignité et son amour pour la France »⁸.

Mgr Dizien décède le 27 mars 1915. Ses obsèques sont célébrées le 30 à la cathédrale, qui n'est pas encore menacée par les bombes, en présence de 250 prêtres, 5 évêques et des autorités civiles et militaires, malgré la séparation : ses funérailles sont placées sous le signe de l'union sacrée.

C'est donc un diocèse éprouvé que trouve M^{gr} André du Bois de la Villerabel (né en 1864), qui reste à Amiens jusqu'en 1920. La situation de son diocèse limite nécessairement son action pendant le conflit. La réputation du nouveau prélat auprès des Picards est ambivalente : d'aucuns lui reprochent d'être parti parmi les premiers lors de l'évacuation d'Amiens en mars 1918 – or, dans des situations semblables, plusieurs évêques sont restés sur place, tel M^{gr} Marbeau à Meaux, grande figure du *Defensor civitatis*, lors de la bataille de la Marne ; c'est encore le cas du cardinal Luçon à Reims ou de M^{gr} Péchenard à Soissons ; d'autres prélats ont été parmi les derniers à quitter leur cité épiscopale menacée, comme M^{gr} Ginisty à Verdun⁹. Mais en même temps, M^{gr} de la Villerabel passe pour le « sauveur de la cathédrale », par son intervention auprès du Saint-Siège en 1918. Prévenu sans doute trop tard alors qu'il cherchait à revenir à Amiens, il ne peut assister à la cérémonie de réouverture de sa cathédrale le 15 août 1918.

Né en 1883, aumônier militaire en 1914-1918, sacré évêque en 1935, M^{gr} Lucien Martin se trouve à son tour assez vite confronté à la guerre. Parti en évacuation en mai 1940, dans les Pyrénées puis dans l'Allier, il ne revient qu'en octobre suivant, après être resté plusieurs mois sans donner de nouvelles. Le clergé critique cette longue absence, alors que bon nombre d'Amiénois sont déjà de retour. Les rumeurs courent au sujet de l'évêque : refus des Allemands de le laisser regagner son diocèse, influence de sa famille pour le retenir, mauvaise santé l'empêchant de reprendre ses fonctions – il conserve les séquelles d'une blessure reçue dans la Somme en 1914. Dès le mois de juillet 1940, le vicaire général de Lille, M^{gr} Lotté, accompagnant le cardinal Liénart en visite à Amiens, s'interroge : « Où est M^{gr} Martin ? Que fait-

⁷ Pierre Vasselle, *La tragédie d'Amiens...*, op. cit., p. 176.

⁸ Abbé Ch. Calippe, *Monseigneur Dizien, évêque d'Amiens 5 avril 1846-27 mars 1915*, Amiens, A. Grau, 1915, p. 174-181.

⁹ Frédéric Le Moigne, « Des évêques français “défenseurs de la cité” durant les deux guerres mondiales », dans : Bruno Béthouart et Xavier Boniface (dir.), *Les chrétiens, la guerre et la paix. De la paix de Dieu à l'esprit d'Assise*, Rennes, PUR, 2012, p. 19-35.

il ? Pourquoi ne revient-il pas ? Déplorable »¹⁰. Peu après son retour pour la Toussaint, comme beaucoup d'autres évêques, il appelle au loyalisme envers le maréchal Pétain. Il approuve notamment sa politique en faveur des congrégations, de la famille et de l'école. Mais sa santé se dégrade et, à partir du printemps 1945, il ne peut plus exercer ses fonctions – il se trouve même dans l'incapacité d'accueillir le général de Gaulle à la cathédrale en août suivant. Il s'éteint d'ailleurs à la fin de l'année.

Même si deux évêques se sont trouvés éloignés de leur cité épiscopale à cause de la guerre, en 1918 comme en 1940, M^{gr} de la Villerabel ne s'en préoccupe pas moins de sa cathédrale, où le culte se maintient tant bien que mal.

« *Pro tempore belli* »

La liturgie du temps de guerre, *pro tempore belli*, s'adapte aux circonstances (prières pour la protection des vivants et pour les défunts). Au-delà, c'est la vie quotidienne à la cathédrale pendant les conflits qui sera présentée ici.

La cathédrale, cœur du diocèse en guerre (1914-1918)

La vie religieuse à la cathédrale est directement marquée par la guerre. En 1914-1918, la population amiénoise se presse aux offices. Les premières semaines du conflit s'accompagnent d'un réveil religieux. « Une immense foule », un « imposant auditoire », selon les termes de la *Semaine religieuse*, caractérisent alors l'assistance de ces temps de guerre. Le 6 septembre 1914, alors qu'au même moment commence la bataille de la Marne, a lieu un *Te Deum* pour l'élection du nouveau pape, Benoît XV. Les soldats de passage, nombreux à Amiens, ville d'arrière-front, découvrent la cathédrale, poussés par la foi ou simplement par la curiosité. La présence des armées du Commonwealth dans la Somme, surtout à partir de 1916, contribue également à faire connaître la cathédrale dans le monde entier. Les aumôniers y célèbrent ; les chefs militaires la visitent. Le roi d'Angleterre s'y rend en villégiature privée en août 1918. Le même mois, lors de la messe pour la réouverture de l'édifice, les officiers britanniques se partagent la nef avec les militaires français, tandis qu'une grande cérémonie réunit peu après des Australiens.

C'est là que se déroule en septembre 1918, en présence des Australiens, la neuvaine traditionnelle à Notre-Dame de Brebières, après la destruction de son sanctuaire à Albert, dont la statue sommitale était restée plus de deux ans inclinée à l'équerre, la rendant célèbre. Enfin, le 11 novembre, dix soldats américains font sonner le gros bourdon annonçant l'armistice. Plus que jamais, la cathédrale est le cœur du diocèse : elle est le seul lieu des grands rassemblements religieux dans la Somme.

La cathédrale à l'heure allemande (1940-1944)

À partir de l'été 1940, la Somme devient la frontière entre la zone occupée et la zone interdite, coupant la ville d'Amiens en deux. Le vainqueur impose sa loi, mais aussi son heure – réglée sur le fuseau d'Europe centrale.

La cathédrale subit l'occupation comme le reste de la cité. En rendent compte les notes quotidiennes du chanoine Oger, ancien curé de Boves et de Ribecourt, qui veille sur la basilique¹¹ durant l'été 1940, en attendant le retour d'exode de l'évêque et du curé, le chanoine Calippe. La cathédrale reçoit quelques visites d'officiers allemands, jugés courtois et corrects par le prêtre qui les guide. Le maréchal Goering vient le 12 septembre 1940. Il faut aussi faire avec l'administration militaire occupante, souvent exigeante, et les rares débordements de soldats ivres ou désœuvrés. Mais les autorités allemandes se soucient du sort de la cathédrale : à leur initiative sont installées dans la flèche, dès le mois d'août 1940, de puissantes lampes rouges, tant pour guider les appareils de la *Luftwaffe* que pour éviter que l'édifice soit pris pour cible par la *Royal Air Force*. Par ailleurs, des soldats montent régulièrement dans les tours la nuit pour surveiller la ville et repérer d'éventuels signaux de la part des Amiénois.

Malgré la guerre, l'exode et l'occupation, la cathédrale retrouve sa fonction culturelle dès le mois de juillet 1940. Les fidèles doivent cependant partager leur église avec les troupes allemandes, auxquelles elle est mise à la « disposition exclusive », à la demande de l'autorité militaire, successivement pour un service protestant, puis un office catholique, célébrés par leurs aumôniers respectifs : l'utilisation d'un même lieu de culte par les deux confessions relève de la pratique du *simultaneum*. Les Amiénois se contentent d'une chapelle pour assister à la messe. La vie paroissiale retrouve néanmoins progressivement

¹⁰ Arch. dioc. d'Amiens, DA 422, notes journalières du chanoine Oger, été 1940.

¹¹ Arch. dio. d'Amiens, DA 422.

son cours à partir de l'automne 1940, malgré le décès ou la captivité de fidèles de la cathédrale. En revanche, la guerre désorganise le réseau des œuvres, dont il ne reste en 1945 que le catéchisme, les patronages et l'union des hommes.

La cathédrale, symbole de foi et de fidélité

Pour les Picards, soldats ou civils, absents de leur ville ou de leur région à cause de la guerre, la cathédrale représente la petite patrie. Sa silhouette familière rappelle aussi la foi reçue – même si ces Picards ne sont pas des pratiquants réguliers.

Mobilisé avec les territoriaux de la région de Péronne, l'abbé Laloy, curé de Morlancourt, passe avec son régiment à Amiens les 16 et 17 septembre 1914. Il raconte dans ses souvenirs comment « Ce défilé du 16^e régiment territorial à travers les rues d'Amiens est presque une marche triomphale ! Amiens et sa cathédrale ! On croirait que beaucoup de ces Picards, à qui elle est cependant familière, la voient pour la première fois ! C'est qu'à leurs yeux, elle représente si bien la Picardie ! »¹².

C'est aussi en substance ce que rappelle l'abbé Edouard Léguillier, vicaire à Sainte-Anne, le 15 août 1918, lors de la cérémonie de réouverture de l'édifice : il s'adresse aux soldats,

« Vous Messieurs, qui pendant les jours terribles que nous avons vécus ici, avez levé les yeux vers cette merveille, vous demandant avec inquiétude si elle avait été frappée [...]. C'est pourquoi vous êtes venus ici, en ce jour où les vandales qui la frappent ont été rejetés hors d'elle, pour opérer comme une reprise de possession de la cathédrale par le peuple d'Amiens, de fêter sa délivrance »¹³.

On retrouve le même sentiment en août 1940 chez des Amiénois de retour d'exode. La cathédrale est pour eux un « symbole de continuité et de leur raison d'espérer ». Lorsque « la silhouette de Notre-Dame d'Amiens apparaît » au détour d'une courbe de la voie ferrée, « une formidable ovation s'élève du train » qui ramène Marie-Louise Heren. « C'est le salut émouvant des Picards très fidèles à leur cathédrale retrouvée »¹⁴.

La poursuite du culte malgré les circonstances de la guerre et l'affirmation de la fidélité des Picards envers leur cathédrale témoignent que les continuités religieuses et culturelles l'emportent sur les ruptures résultant du conflit.

La cathédrale d'Amiens à la sortie des deux guerres mondiales

Les historiens ont récemment défini le concept de « sortie de guerre » qui vise à comprendre comment des sociétés passent de l'état de belligérance à celui de paix, au-delà de l'arrêt officiel des hostilités, avec l'armistice ou le traité de paix¹⁵. Il y a une transition, parfois difficile et lente, pour les mentalités qui restent encore marquées par la guerre. Deux aspects peuvent être ici retenus, dans la mesure où l'on pourrait appliquer ce concept à l'histoire de la cathédrale : un lieu de la mémoire des sacrifices de la guerre et un édifice dont il s'agit de réparer les dommages dus au conflit.

Faire mémoire

Le christianisme accorde une place centrale à la mémoire et à la prière pour les défunts. C'est pourquoi la cathédrale d'Amiens, centre religieux d'un diocèse devenu un immense champ de bataille, devient dans les années 1920 un lieu emblématique du souvenir des morts de la Grande Guerre. La basilique accueille de nombreuses cérémonies commémoratives et reçoit plusieurs monuments et ex-voto rappelant leurs sacrifices. Le 31 octobre 1920, une solennité est organisée à la mémoire des soldats de la ville et du diocèse morts pour la France, au cours de laquelle une quête est faite pour édifier un monument à leur intention. Celui-ci, dû au sculpteur amiénois Albert Roze et installé dans le transept sud, est inauguré le 16 décembre 1923. Mais l'évêque, M^{gr} Lecomte, souhaite aussi que le nom de ces « glorieux

¹² Arch. dio. d'Amiens, Abbé P. Laloy, Curé de Morlancourt, *Avec un Régiment en campagne. Souvenirs de l'Aumônier au 16^e R.I.T. 1914-1917*, manuscrit.

¹³ Bibliothèque d'Amiens Métropole, Pic 1922, « Paroles prononcées le 15 août 1918 pour la réouverture de la cathédrale d'Amiens. Abbé Edouard Léguillier », 9 p. dactyl.

¹⁴ Cité dans : *La cathédrale d'Amiens*, Musée de Picardie, Amiens, 1980-1981, p. 277.

¹⁵ Bruno Cabanes, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, éd. du Seuil, 2004.

morts » soit conservé. Aussi, le 6 avril suivant, lors d'une « cérémonie grandiose », chaque curé-doyen apporte la liste des défunts de sa paroisse. Le nonce apostolique, M^{gr} Cerretti, présent, la dépose à son tour dans l'une des deux urnes de bronze installées pour l'occasion¹⁶.

La cathédrale fait aussi une place à la mémoire des soldats alliés qui ont tenu le front de la Somme depuis 1916 et y ont livré de dures batailles. Au début de 1919, les vétérans des *Royal Canadian Dragoons* apposent sur un pilier un ex-voto en souvenir des leurs tombés au champ d'honneur. Des plaques sont inaugurées : le 27 août 1922 en souvenir du régiment de Terre-Neuve, décimé à Beaumont-Hamel lors de l'offensive de juillet 1916 ; le 13 juillet 1923 à la mémoire des Néo-Zélandais, qui se sont illustrés à Longueval. Une autre plaque, posée en 1924 par l'*Imperial war graves commission*, commémore l'action de toutes les armées britanniques, avec une citation de Kipling : *À la gloire de Dieu et à la mémoire du million de morts de l'empire britannique tombés dans la grande guerre 1914-1918 et qui pour la plupart reposent en France.*

Encore le 20 octobre 1929 est dévoilée une plaque à la mémoire du maréchal Foch, décédé quelques mois plus tôt, et présenté comme le « sauveur d'Amiens » par le chanoine Duhamel, auteur de son panégyrique : ses ordres de mars 1918, alors qu'il vient d'être nommé généralissime, ont évité à la capitale picarde de tomber aux mains des Allemands. Catholique convaincu, le maréchal s'était rendu plusieurs fois dans la cathédrale d'Amiens, où l'évêque l'avait accueilli en novembre 1920, à l'occasion d'une cérémonie de l'armée australienne ; il était revenu en août 1921 pour un *Te Deum*.

L'édifice est épargné par les bombardements alliés de mai-juin 1944, qui font des centaines de victimes, puis, fin août 1944, par la lutte pour la libération d'Amiens. Celle-ci donne lieu à un *Te Deum* chanté à la cathédrale le 3 septembre, comme il y en avait eu un le 12 novembre 1918, tandis que le lendemain s'y déroulent les obsèques de 26 victimes tombées lors de ces combats. Le retour à la paix est aussi symboliquement marqué par une visite rapide du général De Gaulle, un an plus tard, le 11 août 1945. L'un des derniers moments marquants de la mémoire de la Seconde Guerre mondiale à la cathédrale est sans doute l'office pour le général Leclerc de Hauteclocque, enfant du pays, en décembre 1947, peu après sa mort accidentelle en Afrique du Nord. Tous les ans d'ailleurs, le dernier dimanche de novembre, une messe anniversaire est célébrée à sa mémoire à la cathédrale. En 1947, la reconstruction de la ville avait cependant en même temps commencé.

Restaurer la cathédrale

La basilique rouvre le 15 août 1918, alors que la menace adverse s'éloigne depuis la contre-attaque alliée lancée la semaine précédente – le général Ludendorff a d'ailleurs dit du 8 août qu'il avait été le « jour de deuil de l'armée allemande » –, mais il reste à la remettre en état. En 1919, des prisonniers de guerre démontent les principales protections. Des travaux de réfection de la toiture sont engagés l'année suivante. L'administration des Beaux-Arts veut aussi en profiter pour faire réparer, tant qu'ils sont déposés, le mobilier, les boiseries (lambris, confessionnaux...) et les vitraux. Tout devait être remis en place pour les fêtes du 7^e centenaire de la basilique, en 1920 – c'est ce que demande d'ailleurs une association commerciale. Mais, faute de main d'œuvre spécialisée, la restauration des vitraux du déambulatoire tarde. Or, la même année, ces derniers sont détruits dans l'incendie qui ravage le dépôt où le maître-verrier parisien Socard les avait entreposés, chez son beau-frère, l'ébéniste Selmersheim, en vue de leur restauration. D'autres vitraux ne sont réinstallés qu'en 1922. Quant au buffet d'orgue, il faut attendre de nombreux mois avant qu'il soit remonté – malgré la demande d'accélération des travaux faite par le président de la République, Poincaré, en visite à Amiens le 13 juillet 1919. Mais une pénurie de wagons retarde l'opération – le simple retour des objets transférés en 1918 a nécessité 80 camions. La modernisation intérieure est également envisagée, avec l'installation de l'éclairage électrique en 1920.

Les questions de restauration se posent dans des termes un peu différents lors de la Seconde Guerre mondiale. Dès 1942, quoique – ou parce que – épargnée par la guerre, la cathédrale est au cœur des discussions au sujet de la reconstruction d'Amiens : elle se trouve en limite des zones dévastées. Une grande partie des quartiers alentours sont détruits. C'est sur son environnement que porte le débat : comment mettre en évidence l'édifice qui est au cœur de la cité ? Il s'agit aussi d'effacer les traces de la guerre.

Il n'en reste pas moins que l'intérieur de l'édifice n'est pas en très bon état. Les vitraux démontés en 1939 ne finissent d'être réinstallés ou remplacés qu'en 1956 : symboliquement, on peut dire que la

¹⁶ Arch. dioc. d'Amiens, DA 292, monument aux morts. Voir aussi *La Chronique picarde*, 8 avril 1924.

guerre et ses conséquences se terminent à ce moment-là pour la cathédrale. Il était nécessaire de terminer cette restauration : les ouvertures béantes laissaient passer les pigeons en grand nombre. Faisant écho de la polémique, la presse locale critique le manque d'entretien. Un architecte des monuments historiques va jusqu'à suggérer de tuer les volatiles à la carabine dans l'édifice sali par les déjections, mais le maire refuse. Toutefois, selon certains témoignages oraux, le curé, l'abbé Desmarquest, aurait effectivement procédé de cette manière.

Conclusion

Nombreux ont été les Amiénois à parler de miracle à propos de la préservation de leur cathédrale, qui a échappé, par deux fois, à la destruction. Cette situation est d'autant plus remarquable que le centre ville voisin a été dévasté à chaque fois, partiellement en 1918, plus largement en 1940. Malgré toutes les mesures prises et les interventions diplomatiques au plus haut niveau, il n'était donc pas assuré que la cathédrale puisse éviter un sort funeste. Elle n'a pas été victime de la guerre. Mais, comme d'autres basiliques, elle n'en est pas moins un haut-lieu de sa mémoire, au moins localement. Elle n'a pas non plus été profanée par des utilisations non religieuses. C'est ce qui peut expliquer pourquoi la cathédrale est restée un signe de foi religieuse et d'attachement à la petite patrie pour des Amiénois soumis aux épreuves de ces deux grands conflits.